

Modernité de Voltaire¹

Le nom de Voltaire est aujourd'hui le plus souvent synonyme d'engagements politiques, de luttes (pour employer un mot actuel) qui lui ont valu la renommée que l'on sait. Or l'auteur de *Candide* ne mérite pas une moindre renommée quant à l'art de ce que la modernité appelle « l'écriture » et qui fait d'un auteur ou plutôt de ses livres une source d'inspiration jamais tarie.

Ce livre, *Candide*, vient à son heure, sans doute, dans la vie de Voltaire (il est alors âgé de 65 ans) et n'a pas à être détaché de l'ensemble de son œuvre. Il s'inscrit dans le continuum des causes défendues par le philosophe aussi bien que par l'homme en vue. Lorsqu'il paraît sous pseudonyme, le doute ne subsiste pas longtemps sur son attribution à l'homme de Ferney qui se fera un malin plaisir de nier cette paternité. Pourtant ce livre reste un de ces livres qui font date et que les nombreuses générations qui le découvrent continuent de lire avec intérêt, voire avec passion².

Il est donc fort probable que ses qualités intrinsèques en soient la raison première et que ce sont elles qui nous amènent à évoquer le passé monarchiste de la France du XVIII^e siècle plutôt que l'inverse. Essayons de montrer quelles sont ces qualités qui passionnent plus que jamais les tenants d'une certaine modernité de ce qu'il faut bien appeler la littérature.

Bien sûr, le début du troisième chapitre ne peut échapper à la démonstration de la brillantissime ironie voltairienne. Citons-le pour mémoire :

« Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi

1- Cet essai, de juin 2021, est inédit.

2- « *Candide*, on ne le lira jamais assez. » dit par exemple André Suarès dans la revue *Europe* de mai 1994, p. 34, dans des pages reprises de 1925 et toute distance prise à l'égard des propos de l'auteur dans lesdites pages.

la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque³. »

Une fois qu'on a analysé ce qui constitue les caractéristiques de l'humour grinçant de l'auteur (entre autres choses le double sens du mot « canon » qui d'abord conclut la série des instruments de musique et ensuite commence la série des victimes des différentes armes employées dans les combats) ; une fois qu'on a bien mis en évidence le fait qu'il n'y a pas de « héros » qui tienne, mais qu'un fait social, humain, politique, peut se résumer en ce que la guerre est bien une « boucherie » révoltante, un déchaînement de violence sans limite ; une fois qu'on a goûté la rythmique impeccable de tout ce passage (avec notamment la triple mention des armes de destruction : « canons », « mousqueterie » et « baïonnette » et qui constitue la troisième série de termes de même nature présente dans ce passage après les qualificatifs relatifs aux armées et les instruments de musique) ; ce qui frappe aujourd'hui le lecteur c'est peut-être surtout un certain souci structural de l'écriture.

Disons que dans ce premier paragraphe du troisième chapitre, Voltaire fait le compte des « âmes » victimes des deux armées et aboutit à ce résultat d'« une trentaine de mille ». Pourquoi ce nombre ? peut-on se demander. En réalité, ce nombre ne fait que mettre en exergue un élément structurant essentiel de l'œuvre. En effet, on ne peut qu'être frappé par le rapport de ce nombre avec celui des chapitres du livre, puisque ce dernier est de trente. Non seulement par le nombre des chapitres, mais aussi par leur mode de distribution qui reprend cette distribution des trois armes susnommées, ce tripartisme. Et cela est si vrai qu'on note, par exemple, à la fin du chapitre neuvième, et comme pour mieux enfoncer le clou : « Aussitôt Candide selle les trois chevaux. Cunégonde, la vieille et lui font trente mille d'une traite⁴. » En effet, on peut montrer très simplement que l'ensemble du livre se distribue sur trois fois dix chapitres.

Ainsi dans la première partie des mésaventures de Candide, nous sommes en Europe : partis de Westphalie, et après la Hollande et le Portugal, nous arrivons avec lui à Cadix, la porte ouverte vers un lointain incertain. Le passage de la première à la deuxième partie est donc marqué non seulement par le fait que nous quittons l'Europe pour le nouveau monde, mais aussi par le fait que nous passons de la suite des aventures de Candide et de Cunégonde à l'histoire de la vieille (chap. XI et XII – une narration entièrement à la première personne, sur le mode autobiographique donc).

3- Voltaire, *Candide, Romans et Contes*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1967, p. 153-154.

4- *Ibid.*, p. 168. Trente, ce nombre apparaît plusieurs fois dans l'ouvrage : dans le chapitre deuxième tout d'abord où Candide reçoit « trente coups de bâton » (p. 152), puis dans le quatrième où ce sont deux armées de trente mille hommes qui combattent (p. 157-158) ; le cinquième où trente mille habitants de tout âge et de tout sexe sont écrasés sous les ruines lors du tremblement de terre de Lisbonne (p. 160) ; le douzième où apparaissent furtivement « une trentaine de boyards » (p. 176) ; le quatorzième où le royaume du Paraguay « est divisé en trente provinces » (p. 180) ; le dix-huitième où trente moutons sont chargés « des présents de ce que le pays a de plus curieux » (p. 195) ; et enfin le dix-neuvième où il est question des trente mille piastres nécessaires au voyage jusqu'à Venise et que Candide verse rubis sur l'ongle alors qu'on ne lui en avait demandé que dix mille dans un premier temps, puis vingt dans un second, prix qu'il avait accepté avec tant de facilité que le passeur finit par monter jusqu'à trente (p. 198). Ce qui nous renvoie, aussi sûrement que dans un miroir, de crescendo en decrescendo, au deuxième chapitre où les trente coups de bâton du premier jour sont suivis des vingt du jour suivant et des dix du jour d'après.

Dans la première moitié de l'histoire de la vieille (chap. XI), Voltaire dénonce l'universalité du mal ; dans la seconde (chap. XII), il s'en prend à des coutumes jugées barbares comme le castrat, le commerce des êtres humains (remarquer la concaténation⁵), l'anthropophagie, la misère et enfin le pessimisme. Cette deuxième partie est également marquée par l'entrée en scène de nouveaux personnages importants, comme Cacambo et Martin qui feront partie de la petite troupe finale.

Mais cette deuxième partie de *Candide* est peut-être surtout pour le personnage central le moment d'un début de prise de conscience. En effet, après avoir entendu les aventures des uns et des autres⁶ sur ce bateau qui l'emmène vers d'autres terres, il dira parlant de son maître Pangloss : « [...] et je me sentirais assez de force pour oser lui faire respectueusement quelques objections⁷. » Remarquons à ce sujet que Candide apprend peut-être moins des expériences qu'il vit, ou plutôt qu'il a vécues douloureusement, contrairement à ce qu'affirme, par exemple, Jean Starobinski, que des contes, des histoires, des récits, qu'on lui fait⁸. La littérature serait donc pour Voltaire, en ce sens, capitale, parce que nécessaire à cette prise de conscience. Cette prise de conscience se poursuit à la fin du chapitre XVII⁹ et continue dans la troisième partie pour se terminer par la phrase conclusive du livre tout entier qui vient non seulement interrompre mais aussi contredire ce même Pangloss et par laquelle Candide s'affranchit définitivement de son maître.

À peine arrivé à Buenos-Aires, Candide doit donc fuir et se séparer de Cunégonde. C'est alors que le personnage de Cacambo entre véritablement en scène (chap. XIV). Personnage extrêmement important qui connaît aussi bien l'ancien que le nouveau monde ; plein d'expérience, il entretient avec Candide, son maître, une relation fraternelle. C'est à l'aune de cette fraternité que se mesure le gouvernement des Jésuites du Paraguay où « Los Padres y ont tout, et les peuples rien¹⁰. » Ce sur quoi ironise Cacambo : « c'est le chef-d'œuvre de la raison et de la justice¹¹. » Les mots « raison » et « justice » étant pris dans un sens antiphrastique, évidemment. Le

5- « Un marchand m'acheta et me mena à Tunis ; il me vendit à un autre marchand, qui me revendit à Tripoli ; de Tripoli je fus revendue à Alexandrie, d'Alexandrie revendue à Smyrne, de Smyrne à Constantinople. » *Ibid.*, p. 175.

6- Après la vieille, en effet, c'est chaque passager qui est censé faire le récit de sa vie (voir début du chapitre XIII).

7- *Ibid.*, p. 177, chap. XIII.

8- « Les faits [souligné par l'auteur] se chargent de l'éducation de Candide. » Jean Starobinski, *Le remède dans le mal*, Paris, Gallimard, 1989, p. 129. Ce que les faits, en réalité, provoquent chez Candide semble bien plutôt être l'étonnement. Ainsi après le désastre de Lisbonne et la fessée qui le frappe tout de suite après, Voltaire écrit : « Candide, toujours étonné de tout ce qu'il avait vu, de tout ce qu'il avait souffert, et encore plus de la charité de la vieille, voulut lui baiser la main. » (*Candide, op. cit.*, p. 163) Et au chapitre XVI : « Mon cher maître, reprit Cacambo, vous êtes toujours étonné de tout. » (*ibid.*, p. 185) Et encore au chapitre XXII : « On jouait gros jeu. Candide était tout étonné que jamais les as ne lui vinssent. » (*ibid.*, p. 205) Et plus avant encore, au chapitre XXVI, lorsqu'il retrouve Cacambo, il est à la fois « charmé d'avoir revu son agent fidèle » et « étonné de le voir esclave » (*ibid.*, p. 224). En revanche, c'est bien le cas de Cunégonde d'être instruite par les faits comme l'indique assez le chapitre VIII au cours duquel elle fait le récit de tout ce qui lui est advenu et tire un certain nombre de conclusions des différents événements auxquels elle a été mêlée : « Une personne d'honneur peut être violée une fois, mais sa vertu s'en affermit. » (*ibid.*, p. 165) ; « J'avais cru jusque-là qu'il n'y avait rien sur la terre de si beau que le château de Thunder-ten-tronckh ; j'ai été détrompée. » (*id.*) ; etc. Et de conclure : « Pangloss m'a donc bien cruellement trompée quand il me disait que tout va le mieux du monde. » (*ibid.*, p. 166)

9- « Et, quoi qu'en dit maître Pangloss, je me suis souvent aperçu que tout allait mal en Vestphalie. » (*ibid.*, p. 191)

10- *Ibid.*, p. 180.

11- *Id.*

nouveau monde se révèle ainsi aussi inhospitalier que l'ancien¹². Le paradis n'est décidément pas de ce monde. Candide en a été chassé dès le premier chapitre du livre, comme on sait, « à grands coups de pied dans le derrière¹³. »

Or c'est précisément dans cet hémisphère sud que Voltaire situe cependant son Eldorado et qu'il y fait accéder ses personnages. Ceux-ci y abordent par voie d'eau de la même manière qu'ils ont abordé le continent. Il semble que cet élément (tantôt mer, tantôt rivière) joue un rôle symbolique puissant : tantôt il s'accompagne de « contes » qui permettent de jeter un regard nouveau sur la réalité de tous les jours, tantôt il permet l'accès au mythe, au rêve, à un monde entièrement nouveau. Dans la mythologie grecque déjà, le passage de la vie à la mort est symbolisé par la traversée, sur une barque, du fleuve Achéron.

L'évocation des Enfers ici se précise quand Voltaire écrit : « la rivière s'élargissait toujours ; enfin elle se perdait sous une voûte de rochers épouvantables qui s'élevaient jusqu'au ciel¹⁴. » C'est alors que surgit brusquement, au bout de cette traversée qui ne dure pas moins de vingt-quatre heures¹⁵, un pays surprenant.

Dans un premier temps, ce pays permet à Candide de voir son propre pays, la Westphalie, sous son vrai jour : un pays où tout va mal¹⁶ et d'assister, dans un deuxième temps, au renversement de toutes les valeurs : tout le monde ici est du même avis, l'argent n'est que poussière, partout on vous accueille avec la plus grande libéralité, etc. C'est une utopie. Pensons à Rabelais et à son abbaye de Thélème (*Gargantua*). Remarquons à ce sujet que le seul partenaire de Candide dans cette traversée de l'Eldorado est Cacambo, le valet-« ami intime¹⁷ ». Et l'on peut se demander si Voltaire ne relativise pas du même coup cette possibilité d'une amitié hors-norme, la qualifiant par là même d'utopique. Pour l'instant l'égalité entre les hommes n'est pas réellement envisageable mais dans un avenir peut-être pas très lointain (nous sommes en 1759 quand paraît *Candide*), elle tendra à se fortifier, s'imposer, se généraliser. Voltaire aussi rêve et non plus seulement le personnage et le lecteur. Il se projette dans un monde nouveau qu'il entrevoit alors au bout de sa plume.

Enfin, dans cette seconde partie, il est question d'une autre amitié, qui fait pendant à celle de Cacambo, c'est celle de Martin, figure de l'exilé, et comme Cacambo, connaissant l'ancien et le nouveau monde. Si l'un est plein d'expérience, l'autre est un savant désabusé. Sur le vaisseau qui les ramène tous deux en France (Candide part avec l'un de ces deux amis et revient avec l'autre), leurs débats font ressortir le fait que si Candide a perdu de sa naïveté, il conserve néanmoins l'espoir (mouton rouge, Cunégonde), quand Martin n'espère plus rien. C'est la différence qui le sépare de son interlocuteur qui est soulignée.

12- « Vous voyez, dit Cacambo à Candide, que cet hémisphère-ci n'est pas mieux que l'autre [...]. » (*ibid.*, p. 188)

13- *Ibid.*, p. 151.

14- *Ibid.*, p. 188-189.

15- « Au bout de vingt-quatre heures ils revirent le jour [...] », *ibid.*, p. 189.

16- *Ibid.*, p. 191, voir phrase plus haut citée.

17- *Ibid.*, p.198.

La navigation avec Martin s'étale sur deux chapitres (XX et XXI). Elle assure la transition entre les deuxième et troisième parties. Ces deux chapitres, qui font ainsi pendant aux onzième et douzième chapitres dans lesquels la vieille se racontait, sont dédiés à la conversation, aux échanges entre les deux amis et non plus au récit comme dans les chapitres qui faisaient le lien entre les deux premières parties. La nature de la relation et son changement sous-entend que Candide est sur la voie de l'émancipation, d'une plus grande autonomie. Le chapitre XXI, premier de la troisième partie donc, nous ramène en Europe et singulièrement en France, les côtes de France étant aperçues dès le début de ce chapitre. Mais une Europe qui s'étendra cette fois jusqu'à la pointe orientale la plus au nord de la Méditerranée puisque que nous atteindrons Constantinople et que notre petite troupe s'installera pour finir sur le bord de la Propontide (aujourd'hui la mer de Marmara), c'est-à-dire au point de contact le plus rapproché de l'Europe méditerranéenne et de l'Asie¹⁸.

La caractéristique principale de cette troisième partie de *Candide* est le fait que le protagoniste prend de plus en plus la parole et se détache donc de celle de son premier maître. À cet égard le chapitre XXI est très clair. Candide disserte, échange avec Martin, questionne, « raisonne¹⁹ ». C'est un signe important d'émancipation, après celui de l'écoute dans un premier temps et celui de la mise en doute de la parole magistrale dans la foulée.

Mais, même s'il prend la parole, Candide continue cependant de s'illusionner et dans la poursuite de l'amour qu'il porte à Cunégonde et à travers la philosophie de Pangloss, ce qui est tout un (chapitre XXVII). On sent qu'il lui reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour accepter de voir la réalité en face et pour accepter librement son sort, autrement dit de devenir adulte. De fait, on apprendra à la fin de cette partie que Candide porte désormais la barbe²⁰.

À cet égard, la concomitance du carnaval de Venise et de l'étrange repas que Candide fait en compagnie des six rois détrônés (chap. XXVI), paraît bien faire ressortir l'idée suivante : si surprenant qu'il soit, le mauvais sort est inscrit dans la vie comme le carnaval l'est dans le calendrier. Il n'y a pas lieu de s'en étonner. Voltaire souligne par là même l'impermanence des choses comme pour en faire une loi de la vie en société. Fatalisme ? Non. Car le sort peut aussi se révéler extraordinaire. C'est ainsi que Candide retrouve Pangloss et le frère de Cunégonde qu'il avait laissé pour morts. La « fortune » côtoie l'infortune et au fur et à mesure que Candide perd ses sequins jusqu'au dernier, la petite troupe grossit. De deux, Candide et Martin, on passe à trois (avec le rachat de Cacambo), puis à cinq (avec celui de Pangloss et du baron – mais

18- Si le personnage de Candide, quant à lui, n'aborde à aucun moment en Asie, en revanche ce n'est pas le cas de Cunégonde et de la vieille qui, elles, au cours d'aventures qui nous sont brièvement rapportées ou sont simplement évoquées, parcourent les côtes non européennes de la Méditerranée comme dans ce passage dans lequel Cacambo raconte son retour auprès de son maître et ami : « Et un pirate ne nous a-t-il pas bravement dépouillés de tout le reste ? Ce pirate ne nous a-t-il pas menés au cap de Matapan, à Milo, à Nicarie, à Samos, à Petra, aux Dardanelles, à Marmora, à Scutari ? » (*ibid.*, p. 228).

19- « Et, raisonnant ainsi, ils arrivèrent à Bordeaux. », *ibid.*, p. 204.

20- « Après quoi les deux filles de ce bon musulman parfumèrent les barbes de Candide, de Pangloss et de Martin. », *ibid.*, p. 236.

ce dernier sera retranché avant la fin du récit pour cause d'intransigeance et de fanatisme), puis à sept (avec celui de Cunégonde et de la vieille) et enfin à neuf, ou plutôt à huit pour finir, avec l'arrivée de Paquette et du frère Giroflée.

Dans des formules parallèles (« Je suis honnête homme [dit Candide parlant de Cunégonde] et mon devoir est de l'aimer toujours²¹. » (chap. XXVII) et « Je suis philosophe [dit Pangloss] et il ne convient pas de me dédire²². » (chap. XXVIII), Voltaire montre l'écart qui existe entre le parcours tout de progression, de nuances, d'avancées, de compromis, de sagesse peut-être, de l'un de ces deux personnages et le parcours absolument linéaire, invariable, et pour tout dire injustifiable de l'autre. Le dernier mot du livre reviendra bien, non à Pangloss qui pense en termes définitifs (« Leibniz ne [peut] avoir tort²³. »), mais à Candide lancé dans la défense d'un bonheur à construire : « il faut cultiver notre jardin ». Formule par laquelle, la figure de Leibniz disparaissant, c'est peut-être celle d'un nouvel Épicure qui apparaît dans la conclusion de ce livre. Épicure – et son école dite du *Jardin* – est en effet un de ces philosophes qui hantent Voltaire et dont la postérité est toujours actuelle.

On n'a peut-être pas assez, en effet, insisté sur la place du mot « jardin » dans ce texte et sur ses diverses formes à travers lui. Le mot renvoyant tout d'abord, bien sûr, au « paradis terrestre²⁴ » de la première partie et, ensuite, à l'Eldorado de la seconde. Chaque partie du livre étant ainsi comme à l'enseigne d'une des trois acceptions ou connotations de ce mot. Un mot qui résonne d'ailleurs à travers le trentième et dernier chapitre, dit de « conclusion », d'une façon tout à fait particulière avec ces trois reprises (le mot lui-même y est repris cinq fois) : « les fruits du jardin que je cultive²⁵ » dira tout d'abord le bon et généreux vieillard turc, puis : « il faut cultiver notre jardin²⁶ » dit Candide une première fois et enfin une deuxième et dernière fois : « mais il faut cultiver notre jardin²⁷ ». Et ce dans un sens différent du premier, autrement dit avec une signification qu'on pourrait qualifier aussi bien de philosophique, d'éthique que de politique. On peut donc dire que cet énoncé unique à deux coups, « il faut cultiver notre jardin », comme le fusil de même mécanisme du chapitre XVI (mais dans ce cas les deux coups ont même but et même effet²⁸), cette expression sortie de la bouche de Candide, renvoie dans la première occurrence à l'économie, celle qui, par le travail, « éloigne de nous trois grands maux : l'ennui, le vice et le besoin²⁹ » et dans la seconde renvoie à la pensée philosophico-littéraire, celle-ci s'entendant comme pensée nouvelle, princeps, en quelque sorte. Dans cette

21- *Ibid.*, p. 227.

22- *Ibid.*, p. 232.

23- *Id.*

24- « Candide, chassé du paradis terrestre, marcha longtemps sans savoir où, pleurant, levant les yeux au ciel, les tournant souvent vers le plus beau des châteaux qui renfermait la plus belle des baronnettes [...] », *ibid.*, p. 151.

25- *Ibid.*, p. 236.

26- *Ibid.*, p. 237.

27- *Id.*

28- Rappelons que c'est Candide en personne qui tire sur les deux singes en question, commettant l'irréparable, et qu'en conséquence lui dit Cacambo : « Vous avez fait là un beau chef-d'œuvre, mon maître » (p. 185). Chef-d'œuvre ! Un mot lui-même à deux coups, si l'on peut dire, car à la fin du livre, oui, le lecteur pourra ainsi qualifier ce livre qu'il tient encore entre les mains, s'apprêtant à le refermer comme à regret. Un livre qui a nom *Candide*, précisément.

29- *Ibid.*, p. 236.

seconde occurrence la place du mot « jardin » est par ailleurs essentielle. C'est le dernier mot du texte. C'est comme une signature. En tout cas c'est une clef qui permet de sortir enfin de ce monde comme système clos, de l'optimisme (« Tout est bien³⁰ ») et d'introduire la liberté propre à chacun ou une liberté que chacun pourra s'employer à faire sienne (« il faut... », parole d'encouragement et non parole d'injonction, de commandement, signifierait alors : libre à chacun de prendre en compte cette dimension ou pas, de l'exercer ou pas, de la transcender ou pas).

Pour Voltaire la littérature est le moyen de la prise de conscience de ce que nous sommes, du rôle qui est le nôtre dans le monde ; elle est le lieu de ce qui se développe dans un « non-lieu » (la mer), cet espace en mouvement perpétuel, ce transport incessant et donc le lieu de transformation essentiel de notre être-là ; ce lieu d'interrogation, de doute, de mise en question des certitudes trop bien ancrées/encreées (la Bible est bien sûr au cœur de ces sacrées certitudes-là). Et sans doute n'est-il pas anodin que Voltaire nous rejoue en commençant, sur le ton que l'on sait, la scène inaugurale et faussement tragique du paradis perdu ou, si l'on préfère, du péché originel.

30- *Ibid.*, p. 158, p. 161, p. 186, p. 197, p. 214 et p. 227.